



## Cahiers d'études italiennes

13 | 2011

**FILIGRANA**

Enea Silvio Piccolomini-Pie II

---

## Présentation

Serge Stolf

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cei/69>

ISSN : 2260-779X

### Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2011

Pagination : 5-15

ISBN : 978-2-84310-207-3

ISSN : 1770-9571

### Référence électronique

Serge Stolf, « Présentation », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 13 | 2011, mis en ligne le 15 avril 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cei/69>

---

## PRÉSENTATION

*Serge Stolf*

Université Stendhal - Grenoble 3

Ce numéro des *Cahiers d'études italiennes* rassemble onze études sur l'œuvre et la personnalité de Enea Silvio Piccolomini, né en 1405 à Corsignano (aujourd'hui Pienza, « la ville de Pie »), sur le territoire de la République de Sienne, élu Souverain Pontife de l'Église catholique romaine et mort à Ancône en 1464, au seuil d'une croisade – avortée – contre les Turcs. Ce sont quelques-uns des aspects de cette œuvre, immense par la quantité, par la variété et par le talent, qui sont examinés ici : poésie, nouvelle, théâtre, correspondance, traité d'éducation, histoire, autobiographie, polémique.

Ces travaux ont en commun l'intérêt qu'ils portent à la culture humaniste du Quattrocento italien et qu'ils mettent en lumière chez E. S. Piccolomini, lequel en fut non seulement un admirable représentant, mais aussi un infatigable autant qu'enthousiaste promoteur. C'est qu'Enea Silvio ne fut pas un lettré confiné dans sa province qu'il quitta assez tôt, pour être plongé dans l'aventure conciliaire de Bâle, l'un des grands événements – après le Grand Schisme – qui secoua, par la dimension internationale de ses enjeux, l'édifice de l'Église catholique. En effet, Piccolomini, envoyé en mission par le concile en France, en Angleterre, en Écosse, entra par la suite au service de Frédéric III de Habsbourg, se fit diplomate pour le compte du futur empereur, parcourant l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, la Bohême et les États italiens, embrassa l'état ecclésiastique, devint cardinal, puis pape sous le nom de Pie II. De cette longue expérience des affaires européennes, il tira entre autres un livre, le *De Europa*, véritable traité géopolitique et historico-culturel. L'un des grands desseins de son pontificat fut la croisade défensive contre l'avancée inquiétante des Ottomans sur le continent européen et chrétien, après la prise de Constantinople en 1454 par les armées de Mehmet II. Son œuvre littéraire s'enracine à la fois dans le terreau de la culture classique, dans les *studia humanitatis*, et dans celui de la réalité culturelle, religieuse et politique de son temps, un temps particulièrement



mouvementé d'affirmation et d'affrontement des nations chrétiennes, mais aussi de confrontation avec d'autres cultures et d'autres religions.

L'un des intérêts indéniables des études réunies ici est d'illustrer cette double dimension, inscrite dans les œuvres littéraires aussi bien qu'historiques de notre auteur, de la pensée humaniste. Loin d'être une pure et simple récupération de la culture antique, l'humanisme, s'il s'est enraciné et ressourcé à l'Antiquité, n'a jamais été, chez Piccolomini (comme chez d'autres), un repli sur le passé, mais une confrontation vivante avec ce passé, créatrice de formes renouvelées, de pensées orientées vers le présent, dans la conviction que le patrimoine des Anciens était une transmission qu'il appartenait aux Modernes de faire fructifier. L'idée (sinon le terme, forgé plus tard) de « renaissance » des lettres humaines (les *humanae litterae*), implique l'idée de vie, de flux vital nourrissant l'humanité dans son histoire, l'idée, au fond, d'une universalité des lettres humaines traversant le temps et les époques.

Avant de présenter ces travaux, je voudrais souligner les circonstances et l'esprit qui les a réunis ici autour d'Enea Silvio Piccolomini. En effet, leurs auteurs sont diversement spécialistes d'histoire, d'études latines classiques et médiévales, de littérature et de civilisation italienne de la Renaissance. Pouvait-il en être autrement quand il s'agit d'entrer dans une œuvre qui est entièrement écrite en latin (nous n'avons quasiment rien en *vulgare*), mais qui s'inscrit aussi bien dans la culture classique – Virgile, Cicéron, Térence, Horace, pour ne citer que quelques-uns des auteurs de prédilection de Piccolomini – que dans la tradition en vulgaire (Pétrarque, Boccace) et dans une réalité historique et culturelle du Quattrocento, proprement italienne? La mise en commun de ces approches diverses témoigne d'une volonté et d'un souhait de décloisonner les spécialités, quand elles ont tant de points de convergences et que le choix d'écrire en latin – commun à nombre d'humanistes, dont certains pratiquaient par ailleurs avec bonheur la langue italienne – ne peut constituer une ligne de démarcation pour des chercheurs et universitaires que rapproche le même intérêt pour une culture et une civilisation constituée en patrimoine commun. Aussi voudrais-je vivement remercier tous les auteurs, venus de France, d'Italie et du Canada, d'avoir accepté de consacrer leur talent et leur science au service de l'œuvre et de la personne d'Enea Silvio Piccolomini. Faut-il ajouter que celui-ci, en dehors des spécialistes, n'est pas l'humaniste le plus connu dans notre panorama français? Ces études prolongent les initiatives heureuses de ceux qui ont proposé, ces dernières années, des traductions françaises et des éditions critiques de textes de Piccolomini, et dont on trouvera les références dans la bibliographie des divers articles qui suivent.

Les deux premières études s'intéressent à Piccolomini poète. La poésie – le recueil intitulé *Cinthia* – constitua ses premiers pas, déjà très assurés, dans la carrière des lettres. Couronné du laurier poétique par Frédéric III de Habsbourg, il signa souvent ses lettres *Eneas Silvius, poeta* jusqu'à ce qu'il y renonçât en prenant l'état ecclésiastique. Il n'en continua pas moins à écrire des poèmes, même pendant son pontificat où il eut pour familiers, entre autres, le poète Giannantonio Campano. Dans « Quelques observations sur l'hexamètre d'Enea Silvio Piccolomini », Jean-Louis Charlet consacre sa réflexion aux schémas métriques des quatre premiers pieds, aux clausules, aux césures et aux élisions dans les pièces hexamétriques de la production poétique de Piccolomini : séries d'hexamètres et hexamètres des distiques élégiaques. Le riche corpus examiné (1003 vers) est extrait de l'intégralité du recueil élégiaque *Cinthia* et de l'*Egloga*, et d'un échantillonnage des pièces en distiques des *Epygrammata* et des *Varia*. L'objectif est de comparer la pratique de Piccolomini à celle des poètes latins antiques, mais aussi à la pratique de l'hexamètre de Pétrarque. Elle permet ainsi d'apprécier la profonde connaissance qu'avait Piccolomini non seulement de la poésie latine antique et de sa métrique, mais aussi de ses usages chez l'illustre toscan qui s'est voulu « restaurateur » de la poésie classique latine. Par l'illustration que fournissent de nombreux tableaux chiffrés sur les pourcentages d'emploi dans le corpus choisi, J.-L. Charlet montre l'usage très classique de Piccolomini des clausules (majoritairement « régulières ») et qu'il qualifie de « purisme modéré ». Si les césures sont très classiques (il faut noter le désintérêt de Piccolomini pour la diérèse ou ponctuation bucolique), les élisions le sont globalement et, sur ce point, Piccolomini se situe « entre les *Métamorphoses* et les *Bucoliques* ». Quant aux schémas métriques, eux aussi mis en tableaux très explicites, l'usage qu'en fait Enea Silvio est « dans la ligne du Virgile épique plutôt que dans celle d'Ovide ». L'hexamètre chez Piccolomini apparaît donc assez classique, comme celui de Pétrarque, et J.-L. Charlet conclut sur son « classicisme raisonnable [...] mais éclectique selon les genres, sauf pour la bucolique ».

Stefano Pittaluga, dans « La *Cinthia* di Enea Silvio Piccolomini. Note di lettura », se propose de résoudre, par une analyse rigoureuse des modèles textuels, deux points de *lectio difficilior* dans le recueil d'Enea Silvio. Au-delà de l'identification des sources (Properce, essentiellement, dans le cas de *Cinthia*), c'est toute la complexité du rapport entre réception des modèles et émulation (*aemulatio*) que la recherche peut mettre en lumière. C'est ainsi qu'un emprunt à Properce sur le début et la fin de son amour pour Cinthia, s'enrichit d'une signification macrostructurelle chez Piccolomini : le début et la fin du recueil placés sous le signe de Cinthia (naissance et renoncement

à l'amour) en illustre la « conception circulaire et unitaire ». S. Pittaluga s'intéresse plus particulièrement à deux problèmes délicats d'identification concernant les pièces VI (*In Aragnem*) et XI (*In Lisiam*), soulevés par les deux éditions critiques de ces textes (celle de R. Avesani et, plus récemment, celle de A. Van Heck), et qu'il résout en s'appuyant sur le choix de la ponctuation et sur un emploi absolu du possessif substantivé, attesté chez Térence et Horace (deux auteurs, soulignons-le, particulièrement pratiqués par Piccolomini). C'est ainsi qu'il démontre que la pièce VI s'adresse à la jeune femme aimée, Cinthia, et non à la *lena* du titre (Aragne). La cohérence du rapprochement thématique des deux élégies VI et VII (*In Cinthiam*) se trouve ainsi confirmée par l'identité de la jeune femme qui en est la destinataire. De même, dans la pièce VII, Lysias (titre de l'adresse) ne saurait renvoyer au nom féminin de la *puella* aux mœurs légères, mais bien à un personnage masculin, le mari leurré sur la fidélité de son épouse. Ces exemples illustrent l'intérêt d'une approche révélant la richesse et la complexité des rapports entretenus par le poète avec ses modèles.

E. S. Piccolomini fut l'auteur d'une seule nouvelle en latin, l'*Historia de duobus amantibus*, qui fut, en France, une des toutes premières publications des presses de la Sorbonne, en 1472, et connu dans notre pays deux « translations » (auxquelles nous ne donnerions pas aujourd'hui le statut de véritables traductions) au tournant des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles – l'une en vers d'Octovien de Saint-Gelais, l'autre en vers mêlés de vers de Maître Antitus – et, en 1582, dans le tome VI des *Histoires tragiques*, une adaptation due à la plume du polygraphe François de Belleforest, sous le titre (qui est tout un programme) : *Quelle fut l'issue de deux amans décrits par Enæas Sylvius : et combien de maux cause l'adultere*. Pauline Pionchon, dans son article « De l'avéré au vraisemblable. Visée pédagogique et statut aléthique des faits dans l'*Historia de duobus amantibus* » conduit une double réflexion : sur la portée pédagogique et le statut aléthique des faits narrés, et sur les dimensions cognitive et conative de la fiction. Cette étude examine donc les modalités de la vérité et du vraisemblable, ainsi que les visées de la nouvelle – faire connaître et faire agir. L'analyse de l'introduction épistolaire au récit montre que la visée pédagogique trouve son relais dans la dimension démonstrative du récit : celle-ci consiste « à laisser émerger des enseignements en puissance dans l'histoire, à laisser parler les faits ». Cette portée démonstrative et pédagogique de la nouvelle est renforcée par les pétitions d'authenticité. L'embranchement de l'histoire sur l'Histoire et la dimension biographique donnent à la nouvelle un statut d'*historia* qui amplifie sa force de conviction. Abordant la question de l'intertextualité, l'auteur propose, en s'appuyant sur une confrontation précise des textes,

d'identifier le modèle qui informe, au niveau diégétique, la ligne principale, avec le chant IV de l'*Énéide* sur le thème tragique du *peregrinus amor*. Le texte de Virgile est un prisme à travers lequel sont vues et racontées de réelles amours siennoises. La poésie antique recèle une vérité et, comme l'écrit P. Pionchon, « les réminiscences littéraires témoignent de ce que la vraisemblance garantit [...] l'ouverture de la nouvelle sur le réel à travers sa dimension paradigmatique postulée et sa fonction didactique ». Une confrontation avec des textes empruntés à sa correspondance et aux *Commentarii*, montre l'attention portée par Piccolomini aux nouvelles du *Décameron*, qu'il considère, parce que nourries de la connaissance du monde humain, riches d'enseignements pratiques. Piccolomini propose donc à son tour une lecture profitable de l'*Historia*.

On trouvera à la suite deux études consacrées à l'unique expérience théâtrale de E. S. Piccolomini, une comédie en dix-huit scènes, *Chrysis*, écrite en 1444 à Nuremberg alors que se tenait la diète. Dans la première, « Les femmes dans la *Chrysis* de Piccolomini », Jean-Claude Ternaux souligne combien cette œuvre, comédie grinçante marquée par la misogynie, miroir plus ou moins déformant tendu aux hommes de la cour impériale, a une portée plus grave qu'il n'apparaît. *Chrysis* présente exclusivement le milieu de la prostitution. Construite sur une ligne d'action simple qui diffère des intrigues compliquées de Plaute, elle aboutit au triomphe des prostituées, objet de l'action, sur les clerc libidineux, prisonniers de leur désir. Pour ce qui est de la dette envers la comédie latine, le travail d'imitation consiste surtout dans la reprise des types féminins, mais Piccolomini brode sur le canevas offert par Térence ou Plaute en choisissant des noms programmatiques du personnage : Chrysis et Cassina, les prostituées, et Canthara l'ivrognesse. Cette dernière offre le spectacle dégradé des plaisirs de l'amour et du vin chantés dans la poésie érotique : laideur, intempérance, trivialité, la comédie tend vers le burlesque et la caricature. Pour J.-C. Ternaux, la misogynie marque la *Chrysis* en profondeur. Les prostituées y sont présentées sans bienveillance, jouant la comédie dans la comédie, caractérisées par leur cupidité sans limites et leur volonté destructrice. Dans un monde de l'artifice où les sentiments sont absents, Piccolomini achève de « déshumaniser la prostituée ». La femme, animal peu raisonnable, aux appétits peu domptables, même mariée ne diffère guère de la « garce » du lupanar, car « dans l'univers féminin de la *Chrysis*, le femme honnête n'existe pas ». L'étude conclut sur les éléments biographiques – la *metanoia* commençante de Piccolomini – qui peuvent expliquer que la *Chrysis* soit une invitation « à fuir les femmes ».

Béatrice Charlet-Mesdjian, dans son article « Les personnages de la *Chrysis* » propose une étude des personnages dans leur totalité, d'un point

de vue à la fois psychologique et dramaturgique. Dans cette comédie des *meretrices* où triomphe la « Vénus vénale », le trio prostituée, clerc et jeune premier est dédoublé, et l'analyse de ces couples met en évidence leurs complémentarités : puissante libido, impiété et misogynie sont le partage des clercs, l'appât du gain (Chrysis, rôle-titre, est étymologiquement « celle qui aime l'or ») celui des prostituées, tandis que les jeunes amants professent un « épicurisme primaire partagé par tous les rôles de la comédie ». B. Charlet-Mesdjian, soulignant les libertés prises avec les modèles de la comédie antique, voit ici la mise en place d'« un système de personnages entièrement subversif » que confirment les personnages secondaires. Parmi ces derniers, Archiménidès, le client, et Antiphila, la catin, ont pour fonction de mettre en évidence l'inversion des sexes, cohérent avec « le discours général de la comédie où les hommes se comportent en femmes, tandis que les femmes sont douées de *uirtus* ». Un autre couple, Lybiphanès et Pythias – où la matrone, comme les autres personnages de la comédie, n'est occupée que de l'assouvissement de son plaisir (« Il n'y a pas de solution de continuité entre la putain et la matrone ! », écrit joliment B. Charlet-Mesdjian) – incarne la liberté sexuelle radicale affranchie de tous les tabous. Quant aux personnages spécialisés dans les « plaisirs primaires », la vieille bacchante Canthara, maquerelle ivrognesse, constitue l'un de ces ingrédients indispensables à la *uis comica*. Au final, dans la *Chrysis*, Piccolomini délivre un message plus nuancé que celui de la pure misogynie.

Comme nombre d'humanistes, les problèmes relatifs à l'éducation et à la pédagogie intéressèrent E. S. Piccolomini. Le premier témoignage nous est donné par la lettre qu'il adressa en décembre 1443 au jeune Sigismond de Habsbourg, duc de Tyrol, où il indiquait au futur prince les lignes principales de sa formation. Piccolomini avait lu le traité de Plutarque, *De l'éducation des enfants*, où la philosophie est une des connaissances constitutives de cette éducation. Malgré ces bons principes, l'élève, une fois adulte, devint un prince débauché et cruel, comme son mentor en fit l'amère constatation. Cécile Terreaux-Scotto consacre son étude, « L'éducation du prince dans le *Tractatus De liberorum educatione* », au traité en forme d'épître à visée pédagogique que Piccolomini adressa en 1450 au duc d'Autriche, Ladislas le Posthume, encore un enfant, texte dans lequel il construit un programme éducatif complet, en grande partie inspiré du *De Institutione oratoria* de Quintilien et de l'ouvrage de Plutarque que je mentionnais plus haut. Cette étude vise à dégager dans ce texte la part de la tradition pédagogique humaniste et de la conception de l'enfant à la Renaissance, et la part spécifique de Piccolomini. Ce dernier s'adresse au *puer*, l'âge de la *pueritia* étant par excellence celui de la formation. Seule celle-ci transfor-



mera en réalité la vertu reçue à la naissance par Ladislas : pour l'éducateur Piccolomini, l'inné et l'acquis ne sont pas séparés. Cette formation comprend la *cura mentis* et l'*institutio mentis*. Quant aux principes éducatifs, ils reposent sur les principes emblématiques de l'humanisme : l'imitation (à travers les lectures) et la persuasion plutôt que la coercition. Le *De liberorum educatione*, comme le souligne C. Terreaux, comporte aussi une pédagogie politique où, dans l'éducation du prince à l'art de gouverner, le langage est une fonction essentielle, celle de la communication entre le gouvernant et ses sujets : « Bien parler, c'est bien gouverner, tout comme bien gouverner consiste à bien parler. » Le langage est donc à la fois instrument de formation, de communication, et de connaissance, celle indispensable des lettres. Celles-ci sont, dans une optique typiquement humaniste, « fondement » et « ciment » de la vie sociale. Le prince y apprendra la vertu morale et politique par excellence, la prudence, tournée vers l'action. Le traité, adressé au futur souverain d'Autriche, de Hongrie et de Bohême, comporterait également une polémique contre les peuples germaniques qu'il faut éduquer conformément aux principes humanistes. C. Terreaux considère donc le *De liberorum* « autant comme un programme politique que comme un traité pédagogique ».

L'histoire des relations de Pie II avec les Turcs est connue avant tout comme l'histoire – qui remplit les pages de ses *Commentarii* – des préparatifs d'une croisade défensive, dont il se fit l'infatigable promoteur depuis le congrès de Mantoue (bulle *Ecclesiam Christi* du 14 janvier 1460), tenu entre juin 1459 et janvier 1460, et dont il se voulut l'acteur par sa mort à Ancône en 1464. On connaît plusieurs documents qui témoignent de ses réactions à la prise de Constantinople par les armées ottomanes du sultan Mehmet II, le 23 mai 1453. C'est à l'examen de la lettre qu'il écrivit, au cours de son pontificat, au vainqueur de la « seconde Rome » que se livre Marie Viallon, dans son travail intitulé « La lettre à Mehmet II ou le loup et l'agneau ». Si, dans une précédente analyse de la *Lettre à Mehmet II*, elle voyait l'affirmation du pouvoir politico-temporel du pape, M. Viallon propose ici une voie interprétative en partant d'une remise en situation historique de ce texte, et en soulignant le changement des positions dans le rapport conflictuel entre chrétiens d'Occident et musulmans d'Orient. Le pape propose au sultan ni plus ni moins que de l'ériger empereur des Grecs et de l'Orient à la condition de se faire baptiser : « quelques gouttes d'eau » (*aquae pauxillum*) suffiront. Dans cette lettre, jamais envoyée à Constantinople, Pie II développe une réfutation dogmatique de l'Islam, religion de l'épée et de la guerre par opposition au christianisme, religion de l'amour et de la paix. Cependant, il envisage une *translatio imperii*



« relativement pacifique » (dont se fait l'écho Georges de Trébizonde) des Césars byzantins aux sultans. Plusieurs facteurs politiques l'y incitaient : les Grecs favorables à l'arrivée d'un jeune souverain puissant, la reconnaissance *de facto* par Venise – suivie en cela par Florence et le roi de Naples – de la souveraineté du sultan sur les territoires byzantins que la Sérénissime ratifie pour sa part par un traité de paix et de commerce, et surtout les témoignages sur la foi incertaine du sultan. De nombreux faits prouvaient qu'il laissait ses nouveaux sujets pratiquer la foi chrétienne et qu'il demandait à être éclairé sur son dogme. La lettre de Pie II avait eu un précédent dans l'invitation à se convertir pour réaliser la fusion de l'islam et du christianisme et pour créer un empire nouveau sous son gouvernement, que G. de Trébizonde adressait au sultan en juillet 1453. « Replacée dans son contexte, la *Lettre à Mehmet II* devient presque banale et admissible à tous ceux qu'anime le sens de la paix et de l'harmonie du monde », écrit M. Viallon, qui réserve à sa conclusion une intéressante suggestion.

L'œuvre de Piccolomini témoigne d'un constant intérêt de l'homme de lettres pour les réalités politiques et culturelles de son temps, intérêt partagé par les autres grandes figures de l'humanisme du Quattrocento. La conception qu'il a du rôle du lettré et de l'utilité des *studia humanitatis* occupe maintes pages de sa correspondance et des écrits consacrés à la formation du prince. Anne Raffarin propose, dans son article « Aeneas Sylvius Piccolomini et les hommes de lettres de son temps : entre histoire littéraire et théorie littéraire », une mise en perspective, dans la vie culturelle du Quattrocento humaniste, des positions de Piccolomini sur la littérature, pour en dégager sa conception des études « à la fois traditionnelle, complexe et dynamique ». La défense des *studia humanitatis* – notion centrale dans l'univers mental de Piccolomini – comporte chez lui une arrière pensée politique, comme le montre, dans les biographies du *De uiris illustribus*, l'imbrication des vies des hommes de lettres dans la vie des hommes d'État. L'actualité philologique, suivie de près par Enea Silvio, lui fait concevoir une histoire littéraire fondée sur l'idée de progrès successifs. Admirateur des hellénistes confirmés, il voit dans Chrysoloras et Bruni les rénovateurs de la belle langue. Jugeant son propre style, il le veut avant tout efficace, plaçant le *docere* avant le *placere*. Piccolomini n'est certes pas l'homme du retrait, son idéal est celui de l'homme de lettres en action, engagé dans la vie politique et sociale. Sa correspondance (lettres à Sigismond d'Autriche – où il déplore l'ignorance des auteurs anciens chez les princes allemands – ou au cardinal de Cracovie, Zbigniew Oleśnicki, promoteur de l'humanisme en Pologne) est nourrie de réflexions éclairant « sa vision utilitaire de l'études des belles lettres pour les hommes de pouvoir ». Le prince est

tout à la fois « poète soldat » et « *doctus imperator* », à l'image d'un César, la poésie devenant ainsi « le pilier et le corollaire de l'action politique ». Pour Enea Silvio, « la littérature est dans la vie », comme le souligne A. Raffarin, au terme de son étude, en se demandant si cet idéal du lettré engagé n'a pas été incarné par l'humaniste Piccolomini lui-même.

On sait les rapports que Piccolomini noua, à partir de 1442 – date de son entrée au service de Frédéric III de Habsbourg – avec le monde germanique, rapports qui se firent, après les premières années de découverte d'une réalité toute nouvelle pour lui, toujours plus étroits. Celui que certains historiens considérèrent comme « l'apôtre de l'humanisme en Allemagne » fut regardé avec méfiance au conclave comme un cardinal « allemand » qui, aux yeux de ses adversaires, risquait bien d'y transférer la curie. La confrontation avec la réalité politique et culturelle de l'Empire, la conscience du rôle que sa formation culturelle peut y jouer sont au centre du *Pentalogus* et sont l'objet de l'étude de Barbara Baldi : « Un umanista alla corte di Federico III. Il *Pentalogus* di Enea Silvio Piccolomini. » Son auteur rappelle les raisons qui orientèrent le rapport privilégié de Piccolomini avec le monde allemand : la tradition impériale dont il récupère, après l'échec du concile et la menace du schisme, l'idée universaliste, la tradition familiale gibeline, la formation humaniste enfin qui explique le sens d'une mission culturelle. B. Baldi, toutefois, met en évidence les doutes et les incertitudes qui marquèrent ce rapport quand Enea Silvio découvrit la réalité, nouvelle pour lui, de l'Allemagne. Les nécessaires adaptations à cette réalité, liées au problème de son rôle et de son rapport avec la politique de Frédéric III, sont le thème principal du *Pentalogus*, dialogues qu'il écrivit en février-mars 1443, en qualité de secrétaire du roi des Romains. S'affirmant avant tout comme « poète et secrétaire », il propose à Frédéric et à son entourage d'assumer le rôle de conseiller privilégié que lui autorise son statut de porte-parole de la culture humaniste, celle-ci étant la condition de l'action politique. L'art oratoire, le délicat exercice de la persuasion, deviennent ainsi les instruments d'une diplomatie efficace. Ses interventions dans les dialogues du *Pentalogus* mettent en avant la nécessité de repérer des collaborateurs « qui soient capables de soutenir, en recourant aux instruments qu'offre la culture humaniste, l'action et la politique impériales, de la manière la plus efficace ». Le *Pentalogus* est révélateur, alors que Piccolomini occupe une position encore marginale à la cour de Frédéric III, d'une expérience en train de mûrir, faite tout à la fois de la conscience des difficultés d'adaptation et du désir de se mesurer avec ce monde nouveau qu'en ces premières années de découverte, représente pour lui l'Allemagne.

Pie II sut s'entourer de poètes et de lettrés, comme Giannantonio Campano, poète qu'il nomma en 1462 évêque de Crotone, puis de Teramo l'année suivante. Campano écrivit une biographie de Pie II, son protecteur, la *Vita Pii Pontificis Maximi*, où il s'efforça de rétablir l'image « vraie » du défunt pontife, dont l'action fut vivement critiquée après sa mort. Il fit aussi, en poète courtisan, l'éloge de Pie II, à travers plusieurs pièces que John Nassichuk étudie dans son article sur « Pie II dans les œuvres poétiques et oratoires de Giannantonio Campano ». S'il chanta la gloire de son « patron », construisant une image triomphale de la figure de Pie II, on voit également dans ces éloges, rassemblés dans ses *Carmina* – épigrammes et élégies à visée épigraphique – le lien établi « entre l'éloquence nourrie des muses et la victoire politique qui précède et conditionne le succès militaire ». L'un des motifs récurrents des vers adressés par Campano à Pie II est la clémence du pontife. J. Nassichuk passe en revue les épigrammes de Campano insérés dans les *Commentarii* de Pie II (modération du souverain lors de la rébellion de Tivoli, éloge de l'écu de la Providence, chef de guerre vertueux et amoureux des forêts) et qui viennent confirmer l'image que le pape construit de lui-même dans ses mémoires autobiographiques. L'étude prend en compte également les oraisons dominicales de Campano prononcées devant le pape : l'*Oratio Cinerina* (« Discours des Cendres ») cite des vers du jeune poète Piccolomini pour souligner la moralité de l'homme. J. Nassichuk examine en particulier les élégies encomiastiques de G. Campano, qui nuancent le tableau plus conventionnel du pape. Ainsi, celui-ci se distingue-t-il par son initiative d'unir une latinité harmonieuse dans la défense de la Chrétienté menacée par les Turcs. Le poète rassemble dans l'image d'un Pie II « soldat de l'amour », appelé à protéger les principes et les intérêts de la religion, le vainqueur pacifique, éloigné des cruautés de la guerre par l'usage d'une sage diplomatie : « Autour de Pie II, on le voit, le motif de la guerre suscite une réflexion sur l'équilibre entre les vertus humaines de la clémence et la *virtù* héroïque du guerrier », écrit J. Nassichuk. L'arme véritable du pontife est celle de l'éloquence, lorsque la plume se fait épée.

Comme l'ont montré certaines des études précédentes, Piccolomini, pendant toute sa vie, fut au contact des hommes d'Église, non seulement au cours des années de vicissitudes du concile de Bâle, mais aussi dès lors qu'il devint lui-même l'un de ces hommes : cardinal et pontife romain, il entretenait avec les représentants de cette Église des rapports contrastés. Je me suis proposé, dans une étude intitulée « Images de l'homme d'Église chez E. S. Piccolomini-Pie II », de faire une brève synthèse de ces images, dans leur fluctuations et dans leurs constantes, telles qu'on peut les découvrir

dans les pages de Piccolomini : des images d'hommes plus que d'institutions, où les figures d'exemplarité côtoient les figures négatives. À celles des champions de la foi que construisent les écrits du conciliariste, fait suite, après le désaveu d'Enea de ces mêmes positions, la révision des points de vue, sensible dans le *De rebus Basiliae gestis* (1450) et surtout dans le *De uiris illustribus*, dont les biographies, en particulier celle d'Amédée de Savoie, le « pape » du concile de Bâle (Félix V), se rapprochent du règlement de compte rétrospectif. Il s'agit de rétablir une « vérité » en conformité avec les positions nouvelles prise par Piccolomini. Parmi les images constantes, il faut souligner celles des pasteurs irréprochables, comme Bernardin de Sienne, dans lequel Enea Silvio, qui n'hésita pas à en faire le guide spirituel de son imaginaire voyage outre-tombe (*Dialogus de somnio quodam*, écrit dans l'hiver 1453), le modèle des vertus évangéliques. Par contraste avec ces figures d'hommes d'Église exemplaires, Piccolomini, dès ses premiers écrits, dénonce dans l'attitude de certains pasteurs indignes l'*auaritia* (« la cupidité »). Il s'agit pour ce moraliste de révéler, sous l'habit, la réalité d'une nature humaine universelle livrée aux passions de l'égoïsme et de l'avoir. Cette dénonciation ne variera pas dans les pages des *Commentaires*, se faisant même plus acérée et plus exigeante. De cette œuvre, émerge l'icône du pontife Pie II, sciemment construite par lui-même, souverain temporel soucieux de la paix publique, mais aussi du « soldat du Christ » (*miles Christi*) qui, dans le projet de croisade défensive contre les Turcs, veut édifier l'image d'une *imitatio Christi* jusqu'au sacrifice de sa vie.

L'ensemble des études réunies dans ce numéro propose au lecteur un panorama varié où l'homme d'action n'est jamais séparé de l'homme de pensée ni de l'écrivain. D'une part, l'humanisme de Piccolomini-Pie II est tourné vers les problèmes concrets de son temps, animé par la conviction que le lettré peut et doit agir au cœur des réalités politiques, culturelles et spirituelles dans lesquelles il est immergé. D'autre part, cet humanisme est envisagé ici, non seulement dans son enracinement classique, puisant au patrimoine moral, esthétique, linguistique et intellectuel transmis par les Anciens, mais aussi dans sa dynamique, dans l'émulation qui naît de cette confrontation, productrice de textes nouveaux en direction du présent, nourrie par l'éthique et la certitude que les « lettres » ont la capacité de transformer l'homme, de l'éduquer dans le rôle que celui-ci doit jouer au sein de la communauté humaine, dans le perfectionnement de cette *humanitas*. Nous formulons le vœu que la collaboration qui a permis de rapprocher les spécialistes des études italiennes et ceux des lettres latines offre sa contribution à la connaissance, jamais épuisée, de l'œuvre riche et féconde d'Enea Silvio Piccolomini « homme de lettres, homme d'Église ».

